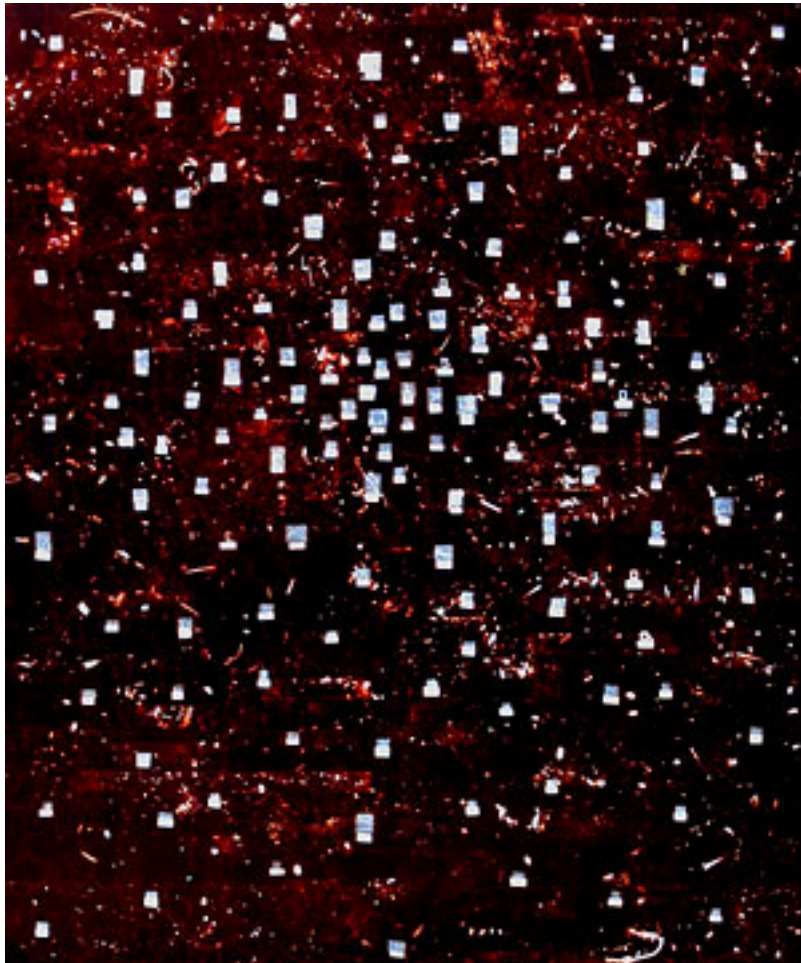


○ ○ ○ ⊙ ■ ☆ ★ ✚ ✚ ✚ ◆ ◆ ●

# SONAM

*Jonathan Harnois*

● ◆ ◆ ✚ ✚ ✚ ☆ ☆ ■ ⊙ ○ ○ ○



Depuis plusieurs jours mon errance s'était essoufflée. Je commençais à me résoudre à mourir au Tibet, dans ces paysages insultants de beauté. Mourir au bout du silence qui hurle dans le firmament. Au bout de ma raison qui avait pourri.

La raison est une chose qui s'oxyde. Quand elle rencontre trop grand, quand elle plonge dans trop vide.

Quelques jours plus tôt, mon cheval était mort. Il s'appelait Dhri. Un vieux Nanfan grisonnant que j'avais acheté pas très cher à un moine anéanti, qui avait la posture voûtée et l'haleine des mauvais forts. Je m'étais laissé entraîner par la bête bien au-delà de la route. Sur son dos je m'abandonnais à n'importe quel sentier, je faisais confiance à son flair. Je me disais qu'il épousait ma quête, qu'il m'emmenait avec bienveillance sur les chemins de l'oubli. Je fumais mon opium bon marché. Je délirais dans mes schèmes. Je crois que c'est la mort que j'attendais, mais celle-ci n'est pas venue... Je célébrais ma détresse dans ce gigantesque bain de silence. Je ne savais pas où j'allais. Il se pouvait qu'à la fin de ce périple j'aie découvert un Vésuve en moi. Il se pouvait qu'à la fin de ce voyage je me sois échoué au fond d'un lac émeraude. Peu m'importait.

Quand la nuit tombait, j'entendais les chiens hurler à flanc de montagne. Ils avaient des yeux rouges famine et le poil hirsute comme des hyènes malheureuses. Parfois j'avais cette envie de me livrer à eux volontaire, de leur offrir le goût de ma chair. Être dans leurs gueules une victime absolue. Être le nerf à vif du monde, une dernière fois, et sentir leurs haleines avides me désirer. Me sentir utile, nécessaire entre leurs crocs.

Dhri était mort, donc. Il s'était crevé comme un ballon tragique. Sa grosse tête sur mes genoux, ses yeux horriblement paisibles, avec une lumière à l'intérieur, la lumière d'une vérité qui m'échappait.

Je poursuivis mon chemin seul.

J'avais courtisé la mort déjà depuis quelque temps. Le vide qui côtoyait les falaises m'appelait constamment. Mes pieds infectés frissonnaient. Le mal des montagnes me prenait au corps. Des œdèmes me remontaient parfois, comme une bile de galaxie à la gorge, et dans les cavernes aux dorures mystiques j'allais souvent cracher du rose.

J'étais allé bien au-delà de la lassitude. Je cuvais les souvenirs de toi. Toi et ton suicide qui me faisait un trouble lancinant au plexus. Ta viande inanimée dans l'acajou. L'image de ta gueule surfaite à cause du maquillage des crocs-morts. Le sinistre velours sur lequel ils t'avaient déposé. Tes paupières scellées dans le fond de teint, qui me refusaient l'accès à tes tréfonds. L'odeur suffocante des lys qui t'auréolaient et le murmure poli des condoléances. Et alors, même dans cette vastitude saturée de sublime, je me sentais en manque d'espace. À l'étroit. J'étais claustrophobe dans ton absence.

Pour seul vestige de toi, j'avais un chapeau. Ton bicorne de gangster tout meurtri, piqué d'une plume arc-en-ciel. Symbole d'une époque, d'une jeunesse étripée. Le soir entre mes doigts je le laissais tourner, spectral et brûlant dans mes paumes. On l'aurait dit cueilli au fond des abysses. Morceau d'irréel au milieu de l'existence crue. Le sable cru, le lichen cru, les oiseaux crus. Le ciel les étoiles crues.

Je m'accrochais à l'idée de te revoir. Je t'espérais à chaque détour; au creux d'une gorge, au-delà d'un vallon, aux racines d'une falaise... Je te cherchais partout avec un espoir déluré : dans la lune immense qui faisait de la nuit une sorte de jour bleu; dans l'écume aux becs des vautours, qui tournoyaient au-dessus de moi lentement; dans la course désarticulée des antilopes diaphanes, dans le regard beau et noir d'un enfant sherpa...

Je croisai Sonam au moment du zénith, sur le sentier usé, au pied d'un cap. Son sourire m'apparut d'une radiance impossible, et ses yeux me donnèrent vertige. Ils étaient comme deux vortex creusés dans son visage d'enfant, m'aspirant vers trop vaste. Ses joues étaient d'un cuir rouge et ses longs cils noirs tenaient tête au vent. Je ne lui donnai pas plus de huit ans, lorsqu'il fixa le sol pour enjamber les ronces d'arbustes austères, et pas moins de trois cents, lorsque son regard s'enfonça dans le mien.

Voyant que je semblais désespéré, il m'invita à le suivre. Il fit un geste de tête et me lança un tonique *Chalo!*

C'est vrai que j'avais une mine assez misérable. La veille, dans le lac Manasarovar j'avais observé mon reflet de grand squelette mélancolique : les lambeaux qui m'habillaient faisaient des danses à mon flanc, et j'avais l'air d'un être vidé de tout. Un homme hanté, qui doucement s'efface.

La joie qui émanait de Sonam me semblait étrangère, extra-terrestre même. Dans les petites villes par où j'étais passé, les enfants n'avaient pas l'ombre de sa candeur, pas un iota de sa lumière. Ils étaient malades, cariés, cernés. Des enfants squelettes qui mendient un avenir impossible, qui supplient les bouddhas de pierre de leur offrir un horizon.

Et voici ce petit bout de sherpa avec son grand sac sur les épaules, qui avance en sifflotant. Des airs qui s'inventent d'eux-mêmes, comme si la beauté tout autour chuchotait dans son oreille une mélodie exacte, et que Sonam daignait la lui rendre. Et, comme par magie, les montagnes, pour dire merci, fabriquaient des échos.

Sonam, soleil improbable que je cherchais. Et tant qu'à continuer de traquer l'impossible – ton fantôme, de l'espérer toujours – je décidai de le suivre.

Nous marchâmes tout le reste de la journée sans dire un mot. Les mots étaient inutiles. N'auraient aidé qu'à dissimuler ce que les corps disent déjà si clairement. N'auraient réussi qu'à diluer le concentré de nos présences; ma

posture voûtée qui révélait ma détresse, mes yeux fuyants qui gueulaient ma honte d'exister, mes mains crispées et ma démarche hésitante empreintes de mon horreur du monde. Tandis que Sonam marchait droit comme un chêne. Qu'importe l'immense sac qu'il transportait sur son dos.

Il portait ce mystérieux fardeau comme s'il eût été question d'un trésor plus précieux que tout. Il avançait dans le sentier, il marchait lentement, on aurait cru une danse. Il riait de plénitude quand le soleil sortait des nuages. Les rayons comme des plumes brûlantes venaient chauffer sa peau. Et, dans ses yeux, c'était la vitalité à faire douter les morts.

Nous marchâmes longtemps, au rythme de nos battements de cœur. Des tas de vêtements punctuaient le passage : chaussettes, culottes, étoffes éparses tout le long du chemin, usées par les saisons. Je pensai que c'étaient des vêtements abandonnées là en promesse de dépouillement, dans ces terres sacrées de l'Ouest, par des pèlerins venus de partout chanter le Wesac et s'affranchir de leurs pelures de karma. Mais ailleurs en moi une autre hypothèse saignait : l'idée qu'il s'agisse de tombelles symboliques, déposées là pour pleurer les milliers de morts du génocide, l'idée d'une mémoire aiguë affleurant aux combes de sable roux. Tragiques lessives à ciel ouvert. Sonam ne s'arrêtait pas, et alors je n'osai pas demander.

Au crépuscule, le ciel était rose chair, avec de longues stries rousses et charbon comme des cheveux oubliés. Sonam s'arrêta alors en observant autour de lui. Ses yeux semblèrent identifier quelques repères. Un gros rocher à notre droite. Un petit temple au loin juché au milieu des rocs. Le mont Kailash qui s'élevait à l'horizon, avec son sommet si singulier, prisme magnétique drapé de neige.

Il déposa son fardeau avec peine, ferma les yeux et inspira longuement.

Alors, sans me regarder, il se pencha et commença à sortir ce qu'il y avait dans son sac. Lentement, comme s'il s'agissait d'un rituel :

C'était un corps.

En morceaux.

Des membres humains.

Je reculai en me tenant le cœur à deux mains. Quand il remarqua ma réaction, Sonam me considéra du regard, avec des yeux de tendresse incrédule. Ses lèvres formèrent un sourire désemparant. Puis, il continua son labeur sacré. Les bras, les jambes, les pieds, le bassin... puis la tête. Une tête de vieillard, qu'il manipulait avec un tel respect, une telle attention...

En voyant le visage ridé qu'il tenait entre ses mains, je compris qu'il s'agissait d'un parent. Sa grand-mère, peut-être. Ce qui me frappa le plus, c'était l'état du corps. La peau était d'un mystérieux or. Or comme les perles d'eau qui s'accrochent aux orchidées après la mousson. Or comme le métal des gongs qui vibrent dans les temples, à faire frissonner les murs et le plafond. Une peau inexplicablement maintenue en vie. Comme si la vie était irrésolue à quitter ce corps. Une dignité latente, qui embaumerait de force, avec plus d'art que le meilleur de tous les crocs-morts. Or comme le pigment laissé par une âme trop dense.

Rien à voir avec le gris livide de nos cadavres d'Occident. Je me sentis terriblement vibrant. Mon cœur battait sa chamade. Je tanguais d'émotions.

Sonam tourna la tête et regarda au loin, au creux de la gorge sableuse. Un cortège avançait vers nous. La famille était au rendez-vous.

\*

Du peu que je savais déchiffrer la langue tibétaine, je compris que Sonam expliquait à sa famille le pourquoi de ma présence. Un gosse de dix ans qui explique à sa famille qu'il ne pouvait quand même pas laisser mourir un homme de chagrin, même et surtout le jour des funérailles de grand-mère...

Ils m'observèrent alors un à un. Après avoir effectivement trouvé dans mes yeux la mort et la fêlure, ils m'offrirent un regard de bienvenue. Puis me gracièrent d'un *Tashi Delek!* solennel. Le sourire de l'aîné n'était pas celui de la pitié. Simplement un regard lucide et calme posé sur mon humanité trouble.

Quand je vis la longue pierre pentue en forme de piste de décollage, sur laquelle attendait, assis calmement, un moine avec un couteau, je compris. Un australien rencontré à Lhassa m'avait expliqué d'un ton aimable, je me souviens, autour de mauvais momos, ce qu'était le jhator. Parce que sur le plateau tibétain, il n'y avait pas de quoi brûler les morts, et parce que les sols étaient trop rocheux pour qu'on les creuse, les obsèques avaient évolué dans le sens bouddhique des choses ; il fallait que les corps retournent nourrir la vie, il fallait que la mort soit féconde, et que d'elle naissent des milliers de choses. Il fallait que les enveloppes corporelles soient mangées, sur le champ, et sans restes. J'assistais à ce qu'ils appellent des funérailles célestes.

On apporta la dépouille sur la pierre et le moine s'affaira. Il découpa la chair et broya les os, tandis qu'un autre s'occupait de tenir à distance les chiens et les rapaces. La famille ne se tenait pas très loin, parlant et riant. Aucune amertume ne tarissait les voix. Que la tristesse gorgée des grands départs. L'essence de genévrier bouillait doucement dans une soucoupe de bronze, émettant dans l'air un parfum surréel que les bourrasques qui descendaient de Kailash emportaient. Ici, dans les confins éthérés de l'Ouest, dans la sublime aridité des terres tibétaines, la tristesse avait une valeur. La tristesse se répandait de cœur en cœur comme un vent contagieux. On la savourait sans crainte. On la célébrait sans honte.

Au loin, le soleil jetait ses encres de crépuscule. Comme une méduse de ciel, engloutie par l'horizon, qui avant de mourir crache son dernier venin. Striant le firmament de pourpre et d'or. Recouvrant le foin d'une mystérieuse fièvre, une incandescence où tout semble possible.

C'était une ode au fanage, un hommage à la mort dans toute sa crudité.

Quand la dépouille fut apprêtée, les chiens se sont approchés. Un à un ils se sont jetés sur le festin funéraire. Comme je les avais vu faire de loin, avec Dhri. Puis les vautours sont venus à leur suite, avec leurs becs affamés d'ivresse. Tous regardaient grand-mère s'éparpiller dans les gueules. Grand-

mère bénie de servir le Cycle des choses, sanctifiée par la terre et les espèces.  
Grand-mère, fièrement offerte, comme un fruit du ciel.

\*

Le soir venu, on nous accueillit au temple qui siégeait à flanc de montagne. La salle commune était éclairée par des torches au beurre de yak. Les flammes montraient les visages sous une lumière ondoyante. On aurait cru que les bouddhas étaient vivants et nous observaient. Je me sentais bien. Leurs grands yeux impossibles me regardaient comme pour me souhaiter bienvenue en moi-même. Les yeux curieux des enfants moines se tournaient vers moi. Le père de Sonam m'offrit un lait chaud. Sonam me donna une part de sa tsampa.

La bienveillance régnait, le bout de mes doigts pétillait.

La soirée était encore jeune quand je décidai d'aller me coucher. Avant de souhaiter bonne nuit à mon nouvel ami, je lui offris ton chapeau. C'est le plus énorme merci que j'ai pu concevoir. Et il le sentit, je crois. Sonam considéra l'objet avec un émerveillement enfantin. Il regarda la plume de paon qui était piquée sous le ruban, et sembla se demander à quelle sorte d'oiseau ravissant elle avait bien pu appartenir.

Ce chapeau qui t'avait tant entendu désirer le ciel, venait de trouver son repos sur la tête de Sonam.

Et moi, sur mon lit de chiffons, j'arrivais enfin à te souhaiter bon Voyage.